

(c) ou comme nos voisins les Bourguignons, avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermée, par où ils se représentoient la liberté, la quelle ils aymoient et adoroient au delà de toute autre faculté divine; (a) et ainsi des autres. Mais quand je rencontre, parmy les opinions les plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avec combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle.

(c) Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre¹ hors de saison ou qu'il me demande. (b) Les Turcs² ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes. (a) Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé³; les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appelé Hecatompèdon fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement⁴.

(c) Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oiseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de passe-temps à leurs enfans. Et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments élevés à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis⁵.

Les Ægyptiens enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats en lieux sacrez, enbasmoient leurs corps et portoyent le deuil à leur trespas⁶.

(a) Cimon fit une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le pris de la course

aux jeux Olympiques¹. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom². Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy³.

CHAPITRE XII

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND

(a) C'EST, à la vérité, une très-utile et grande partie que la science. Ceux qui la mesprisent, tesmoignent assez leur bestise; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il fut en elle de nous rendre sages et contens⁴; ce que je ne croy pas, ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interprétation.

Ma maison a esté de long temps ouverte aux gens de sçavoir, et en est fort conneuë, car mon pere, qui l'a commandée cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le Roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soing et despence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence et de religion qu'il avoit moins de loy d'en juger, car il n'avoit aucune connoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, je les ayme bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel⁵, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours à Montaigne⁶ en la compagnie de mon pere avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule *Theologia naturalis sive liber creaturarum magistri Raymondi de Sabonde*⁷. Et par ce que la langue Italienne et Espagnolle estoient familiares à mon pere, et que ce livre est basty d'un Espagnol barragoiné

en terminaisons Latines¹, il eseroit qu'avec un bien peu d'aide il en pourroit faire son profit, et le luy recommanda comme livre très-utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un très-bon advis, prevoiant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aysément en un execrable atheisme; car le vulgaire², n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, après qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doute et à la balance, il jette tantoſt après aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlées; et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit receues par l'autorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

(b) *Nam cupide conculcatur nimis ante metutum³,*

(a) entreprenant dès lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ait interposé son decret et presté particulier consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon pere, ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il fait bon traduire les auteurs comme celui-là, où il n'y a guiere que la matiere à représenter; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre: (c) nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. (a) C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy; mais, étant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout comme je peus; à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fit imprimer; ce qui fut executé après sa mort¹.

Je trouvay belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suivie, et son dessein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amuse à le lire,

et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy fait. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, établir et verifier contre les atheistes tous les articles de la religion Chrestienne: en quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument là, et croy que nul ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit si peu connu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans, je m'enquis autrefois à Adrien Tournebu¹, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit être de ce livre; il me respondit qu'il pensoit que ce fut quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin: car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'auteur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un très-suffisant homme et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage, c'est que les Chretiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection il semble qu'il y ait quelque zele de pieté, et à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur et de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Theologie, que de moy qui n'y sçay rien.

Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles es siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours d'arriver à cette connoissance. C'est la foy seule

qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de nostre Religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit encore au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur scaurions donner, et qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien que de viser par tous ses études et pensemens à embellir, estandre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy devons encore et rendons une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes et nos mouvemens et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous, mais toujours avec cette reservation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que nos efforts et argumens puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science.

Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croiance; nous ne la lairrons pas troubler à la mercy d'un nouvel argument et à la persuasion, non pas de toute la Rhetorique qui fust onques; nous soutiendrons ces flots d'une fermeté inflexible et immobile,

*Illius fluitus rupes ut valla refundit,
Est varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua¹.*

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout; non seulement nos parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur et le lustre.

Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte qu'és scètes humaines il ne fust jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que maintint sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens et sa vie; et une si divine et celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue.

(b) Voulez vous voir cela? comparez nos meurs à un Mahometan, à un Payen; vous demeurez toujours au dessous: là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devoit on dire: « Sont ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc Chrestiens. » (c) Toutes autres apparences sont communes à toutes religions: esperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La marque peculièere de nostre verité devoit être nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production de la verité. (b) Pourtant eust raison nostre bon S. Loys, quand ce Roy Tartare qui s'estoit fait Chrestien, desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au Pape et y reconnoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos meurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordée façon de vivre ne le dégoustaist d'une si sainte creance¹. Combien que depuis il advint tout diversement à cet autre², lequel, étant allé à Romme pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelates et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle devoit avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption et en mains si vitieuses.

(a) « Si nous avons une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place », dict la sainte parole³, nos actions, qui seroient guidées et accompagnées de la divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance. (c) « *Brevis est institutio vite honeste beatæque, si credas⁴.* »

Les uns sont accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne scahans pas penetrer que c'est que croire.

(a) Et nous trouvons estrange si, aux guerres qui